

Le Gouvernement français n'a pas annoncé qu'il ferait cesser *immédiatement* le service de ses armées au Mexique. Il a précisé, au contraire, qu'il allait s'entendre pour fixer l'époque de leur rappel, de manière à ne pas compromettre les intérêts français engagés au Mexique; ce qui est l'opposé de ce que dit la réponse américaine.

Le deuxième paragraphe est phénoménal : « La France n'a que faire de retarder d'un instant la retraite promise de ses troupes. » Cette assertion est injustifiable puisque la France a dit, au contraire encore, qu'elle avait des intérêts à sauvegarder. Le reste n'est que du verbiage absolument hors de la question.

Enfin, la déclaration finale : « Nous serons charmés.... » est tout simplement *charmante*. On ne peut vraiment être plus accommodant et plus ironique !

Les Etats-Unis ont eu de la chance que la France et son Gouvernement aient changé leur tempérament d'autrefois, surtout celui qui soutenait la cause de l'émancipation de la jeune Amérique contre l'Angleterre. Alors, elle n'aurait accepté de qui que ce fut un pareil langage.

Hélas ! la France fit semblant de ne pas comprendre et, tout en tournant très habilement les apparences de condescendre à une injonction comminatoire, son Gouvernement fit connaître, le 6 avril, les époques de rapatriement des troupes, tout en déclarant malicieusement « qu'il n'hésitait jamais à offrir à *ses amis* les explications qu'ils demandaient ».

Singuliers amis que nous avons là ! Qu'auraient donc fait des ennemis ?

Conclusion : cette campagne diplomatique fut absolument déplorable.

CHAPITRE V

CAMPAGNE DE CALOMNIES

Du 1^{er} au 30 avril 1866

Aggravation de la situation de l'Empire, au dedans comme au dehors. — Rapports du Maréchal. — Situation militaire difficile. — Désastre de Santa-Isabel. — Le lieutenant Bastidon à Paras. — Prétentions révoltantes des Américains. — Mécontentement dans le corps expéditionnaire. — Correspondances d'officiers français. — Action funeste et attitude du général Douay. — Attitude de Bazaine. — Situation et existence privée de la colonie militaire française à Mexico. — La vie au quartier-général.

La situation politique extérieure de l'Empire était donc absolument grave et ne laissait guère d'espoir d'avenir aux esprits clairvoyants du pays, et encore moins dans la pensée du monde étranger. Ce qui était peut-être plus inquiétant c'est qu'à l'intérieur, et à tous les points de vue, politique, social et financier, la situation s'aggravait de jour en jour. Si on pouvait constater, en ce mois de mars 1866, une accalmie dans les craintes causées par les Américains sur la frontière, les appréhensions augmentaient au sujet de l'état des affaires à l'intérieur. C'est ainsi que, dans son rapport politique du 9 mars, s'exprimait le Maréchal :

« La situation politique ne s'améliore presque nulle part et cet état stationnaire s'explique en songeant que le Gouvernement n'a su inspirer aucune direction aux autorités départementales. Presque partout les caisses des administrateurs des rentes sont dans le plus complet dénûment. Les

rentrées des impôts se font imparfaitement. Le désordre est tel que presque partout les dépenses excèdent de beaucoup les entrées et l'on est aux expédients pour payer les gardes rurales. Malgré tous les renseignements que je ne cesse de communiquer au Gouvernement, la justice laisse à désirer dans la plupart des localités. De sorte que, si la situation matérielle des populations ne s'améliore pas en raison du manque de forces solides et bien organisées pour les garder, la situation morale ne s'améliore pas non plus, puisque les exemples les plus regrettables font douter des intentions du Gouvernement.

« J'ai obtenu que l'Empereur approuvât les mesures que le général de Castagny avait prises d'urgence pour révoquer des autorités ineptes ou incapables, et les remplacer par d'autres plus sérieuses; malheureusement l'administration se venge de la pression que nous avons exercée en cette occasion par des lenteurs sans doute calculées et qui paralysent l'action des nouveaux promus. Beaucoup de paroles, de protestations, mais pas de coopération effective, et c'est ainsi partout.

« Il règne à Guadalajara un état de malaise très grand, le commerce n'a aucune activité, les fêtes et les réunions ont disparu. Tout est mort.

« A la suite de la promulgation dans ce département de la loi sur le mariage civil, le clergé a pris une attitude défavorable au Gouvernement. »

Cette attitude du clergé qui relevait la tête, après avoir été si bien maté dans ses excès par la Régence et le maréchal Bazaine, attitude inspirée par une intransigeance rétrograde irréfléchie, ne se serait pas manifestée si Maximilien avait gouverné d'une façon ferme et suivi une politique résolue.

La situation des affaires militaires recevait un contre-coup fatal des conditions dans lesquelles se trouvaient la politique extérieure ou intérieure, ainsi que les intérêts matériels des populations, car ces conditions mauvaises avaient une in-

fluence capitale sur la direction qu'il convenait de donner aux éléments militaires de l'Empire ainsi qu'aux forces de l'intervention, et, ce qui est plus grave, elles faisaient renaître et se développer la puissance et l'énergie de la résistance, de l'offensive même dans le parti de Juarez.

C'est ainsi que, dans les premiers mois de cette année, les troupes françaises avaient dû évacuer les provinces les plus éloignées de Mexico ou trop rapprochées de la frontière. De grandes villes avaient été abandonnées et leur garde confiée à des troupes impériales; des capitales même durent subir ce sort. En janvier, Chihuahua, que Juarez avait adoptée comme siège *in extremis* de son gouvernement fantôme, après avoir été deux fois abandonnée et reprise, fut en dernier lieu évacuée par le commandant d'état-major Billot qui, après l'avoir mise en état de défense, la confia à la garde des troupes maximiliennes. Mais peu de temps après, elle fut livrée à l'ennemi par ces mêmes troupes!

En février, le général Jeanningros occupait de nouveau Monterey, capitale de la province-frontière où les Américains nous causaient tant d'ennuis. J'ai déjà signalé les épisodes qui amenèrent la réoccupation de cette ville par nos troupes; quelques semaines plus tard, celles-ci durent l'abandonner de nouveau pour occuper plus fortement la ville de Saltillo, en arrière, sur la route de Mexico, dont la position stratégique plus importante allait devenir le quartier général du général Douay. Enfin Monterey devait être réoccupée le 20 mars par la légion belge.

C'est à cette époque qu'eut lieu un des incidents les plus regrettables qu'aient subi nos armes dans cette dernière période de notre action militaire.

Il se produisit à quelque distance au nord de Paras, petit chef-lieu de département, à quelque trente lieues de Saltillo, presque sur la lisière de l'immense désert de Mapimi.

Le commandant de Brian, de la Légion étrangère, avait été envoyé à Paras pour réinstaller le préfet politique de la localité. Il avait avec lui quatre compagnies de la Légion,

deux compagnies et deux escadrons mexicains qui étaient destinés à l'occupation de Paras. Quelques jours après son arrivée, le 2 mars, il apprit que les Libéraux, en forces assez importantes, 1.500 hommes environ, se trouvaient à trois lieues de lui. Plus ardent et entreprenant que sage, sans avoir essayé de faire reconnaître l'ennemi et la position qu'il occupait, il laissa une compagnie à la garde de Paras et, avec le reste de sa petite troupe, il se mit en route, à minuit, pour aller déloger les dissidents. Bravoure et audace trop téméraires, parce qu'il n'avait dans la main que des éléments de combat trop peu nombreux et dont la moitié se composait de troupes mexicaines sur lesquelles il ne devait pas compter jusqu'au sacrifice. *du 1^{er} mars*

Dans ces conditions, au petit jour, il attaqua. Que se passa-t-il alors ? On ne le sut jamais positivement ; tous les principaux acteurs de cette héroïque folie l'ayant payée de leur vie ! Il est évident que les 300 légionnaires du commandant de Brian se sont lancés sur l'ennemi avec leur impétuosité légendaire, sans se rendre compte des obstacles formidables contre lesquels ils allaient se briser ; car il a été reconnu depuis que la position que formait l'hacienda de Santa-Isabel, au fond d'un défilé tortueux, entouré d'un dédale de collines rocheuses, constituait un ensemble défensif inattaquable de front, surtout avec des forces si inférieures à celles d'un ennemi puissamment retranché. Ils se seront heurtés à une résistance inébranlable. Ayant pénétré dans la masse ennemie, ils restèrent enfermés par le nombre et les obstacles naturels. Ont-ils été secondés par les auxiliaires du commandant de Brian, peu vaillants par nature et mal commandés ? On l'ignora. En tout cas, 40 cavaliers mexicains se sont sauvés pour porter la nouvelle du désastre. Tout ce qui était français est resté aux mains de l'ennemi, presque tous morts ; un officier seulement et 78 hommes, dont 24 blessés, furent faits prisonniers. L'ordonnance de l'adjudant-major Caze put seul s'échapper en sautant sur le cheval de son capitaine tué.

Ce valeureux coup d'audace fut, pour notre Légion étrangère, le douloureux pendant de l'intrépide défense de Camaron ; deux glorieuses actions poussées jusqu'au suprême sacrifice. Il eut, du reste, le lendemain, un magnifique épilogue.

Leur victoire consommée, mais avec des pertes énormes, les Libéraux coururent à Paras pour l'occuper.

Le lieutenant Bastidon, qui commandait la compagnie restée pour garder la ville, ayant appris le désastre, comprit qu'il serait attaqué par l'ennemi victorieux et prit aussitôt ses dispositions pour résister dans le réduit choisi pour la défense. Sur la terrasse, il plaça les deux canons qu'on lui avait laissés et fit prendre les armes à tout son monde. Le chef libéral Trevinio envoya un parlementaire au lieutenant Bastidon pour lui annoncer le désastre et l'inviter à mettre bas les armes, toute défense étant impossible et ne pouvant amener que la destruction de la garnison. Mais le vaillant officier fit répondre qu'il se défendrait à outrance et s'ensevelirait plutôt sous les ruines de son réduit, et que si on lui envoyait encore de pareilles propositions, il ferait pendre le porteur.

Cette fière énergie sauva la ville et la garnison, car, ne voulant sans doute pas ternir ses lauriers par un combat sans gloire de cinquante contre un, ou plutôt parce qu'il n'était pas certain de triompher d'un pareil adversaire, Trevinio sortit de la ville qu'il avait déjà occupée en partie et se retira vers le Nord.

D'autre part, la nouvelle des événements de Santa-Isabel était parvenue à Saltillo et le commandant Saussier partait aussitôt avec son bataillon pour sauver Paras qu'il savait en danger. Il arriva après une marche forcée et recueillit, en route, cachés depuis plusieurs jours dans une barranca, les débris de la cavalerie de Brian échappée du combat.

Enfin, quelques jours après, le général Douay qui allait arriver à Saltillo, ayant été prévenu, avait, avec une colonne légère, couru aussi à Paras où il arriva après quatre

jours de marches forcées. Il tenta de châtier les vainqueurs de Santa-Isabel, mais ceux-ci, avisés de son approche, disparurent dans le désert de Mapimi, où on ne pouvait songer à leur donner la chasse, même avec de la cavalerie. Le général Douay ayant renforcé la place, repartit pour Saltillo.

La nouvelle de ce désastre produisit, à Mexico, une véritable stupeur et contribua à augmenter les inquiétudes. Le Maréchal fut personnellement très affecté. Il ne manifesta pas le moindre sentiment de réprobation pour l'imprudence plus hardie que réfléchie du malheureux chef qui, rêvant un beau succès, avait été la première victime d'une témérité, ambitieuse peut-être; mais il sentit bien que ce coup d'audace, inutile dans les circonstances où il s'accomplit, aurait dû être évité. D'autant que des événements de cette nature éclaircissaient, sans le moindre avantage, les rangs de ses troupes dont il allait lui être impossible de combler les vides.

En effet, et cela est triste à redire, le Gouvernement de Washington, sous le prétexte que l'Empereur des Français avait eu la condescendance, bien regrettable du reste, de lui faire connaître qu'il rapatrierait ses troupes dans un délai déterminé, eut l'outrecuidante audace de l'inviter, de façon comminatoire, à ne pas envoyer de nouveaux contingents à la Légion étrangère au Mexique. Protestant contre le départ d'un détachement de renfort pour cette Légion qui allait s'embarquer à Alger, il déclarait même qu'il n'admettait pas qu'on recrutât des noirs au Soudan pour maintenir l'effectif du bataillon égyptien qui tenait garnison à Vera-Cruz et dans les Terres Chaudes. C'étaient vraiment des prétentions monstrueuses et d'une mesquinerie inqualifiable; surtout, alors que, de leur côté, les Américains faisaient passer *clandestinement* à nos ennemis les Juaristes, des renforts en hommes qui allaient grossir leurs rangs, ainsi que toutes sortes d'objets de contrebande de guerre.

Ils firent mieux encore. Ils s'attaquèrent à l'Autriche, à propos de la légion autrichienne de Maximilien. Un contin-

gent de volontaires, qui n'étaient plus sous le drapeau autrichien, allaient être embarqués à Trieste pour le Mexique afin de combler les vides de la légion maximilienne; mais le ministre des Etats-Unis à Vienne protesta énergiquement, déclarant même qu'il avait l'ordre de rompre les relations diplomatiques si on faisait partir le contingent. Que ne l'a-t-on pas laissé faire!

Il me semble qu'on ne pourrait rien trouver de semblable dans l'histoire des relations diplomatiques entre les peuples. Si au moins les Etats-Unis avaient été en guerre avec le Mexique, ils auraient eu quelques raisons de protester; encore eut-il fallu le faire d'une façon plus convenable.

Et la France, l'Autriche, la Belgique cédèrent à ces rodomontades! Il est vrai qu'à ce moment la Prusse, devenue ambitieuse et gourmande, continuait à troubler gravement la tranquillité de l'Europe. C'est donc grâce à ce facteur, déprimant l'Europe, que la politique yankée eut ces audaces!

Cependant, si on tremblait en Europe, il n'en était pas ainsi dans le corps expéditionnaire. S'il n'avait pas eu d'autres soucis que ceux provenant du côté américain, le Maréchal eût été bien plus à l'aise dans l'emploi de ses troupes. Il y avait parfois des revers fortuits, mais sans conséquences, et, alors même que ces engagements eussent été heureux, ils n'auraient pas modifié la mauvaise impression générale que motivait l'inaction relative dans laquelle étaient tenues la plus grande partie de nos troupes, réparties sur le vaste territoire qu'elles occupaient encore après leur premier mouvement de concentration jugée nécessaire lorsque l'attitude des Américains devint menaçante.

Ces deux conditions imposées par les événements et les circonstances n'étaient généralement pas comprises, aussi bien dans le pays que dans le corps expéditionnaire lui-même et produisaient un mécontentement qui visait trop souvent le Maréchal et se traduisait en récriminations plus ou moins

acerbes et violentes, d'autant plus peut-être qu'elles étaient injustes et non fondées.

Malheureusement ces récriminations, ainsi que je l'ai déjà signalé, se manifestaient plus particulièrement et parfois plus dangereusement dans la correspondance et allaient ainsi engendrer l'inquiétude dans les esprits en France, surtout à Paris, aux Tuileries même. J'ai signalé et pris à partie la catégorie la plus dangereuse, celle du général Douay. Il y en eut bien d'autres, sans doute, car on a l'esprit frondeur en France; mais de toutes celles connues, il n'y en eut point de plus perfides et de plus néfastes, car elle n'éclairait pas les esprits, elle les affolait. On n'ignorait pas, au quartier général, le caractère de ces correspondances soi-disant privées, d'autant que le ministre de la Guerre s'en était plaint au Maréchal et l'avait invité à recommander aux officiers d'apporter une sage retenue dans les informations et les réflexions qu'ils adressaient en France. Je dois dire, à l'honneur de notre corps d'officiers en général, que, tout en exprimant leurs sentiments plus ou moins pessimistes, ils conservèrent dans leurs lettres l'esprit de la discipline et le respect des convenances.

Quant au général Douay, il se livrait dans ses lettres à des critiques de toute nature, principalement contre les actes de son chef. On m'assurait que ses correspondances étaient lues à la cour. Je pensais alors qu'elles étaient adressées à sa femme qui était fille du général Lebreton, commandant militaire des Tuileries, ou bien plutôt à ce dernier, car je m'étais laissé dire que certains refroidissements étaient survenus entre le général Douay et Madame, dont l'humeur parfois fantasque n'était pas commode à brider, circonstance qui, à mon sens, rendait invraisemblables ces épanchements épistolaires au sein d'un ménage peu tendre. Quel que fût, du reste, le chemin choisi, les diatribes du général parvenaient jusqu'au trône.

Au commencement de 1865, le général Douay ayant demandé un congé, partit pour la France; ce voyage nous

parut singulier, car sa présence était toujours nécessaire à la tête de ses troupes, occupant les régions encore tourmentées de l'Empire mexicain. Quelques officiers connaissant bien l'esprit généralement taciturne et bilieux du général, dont l'humeur était plus sévère pour les autres que pour lui, pensaient que las, physiquement et moralement, de guerroyer contre des ennemis insaisissables mais toujours renaissants, il partait avec le secret espoir de ne plus revenir. Une fois en France, il n'est pas douteux qu'il donna libre cours à la manifestation de ses sentiments d'hostilité contre son chef auquel, par ignorance des choses, il imputait la responsabilité de situations difficiles et d'événements fâcheux. Il dut évidemment confier toutes ses doléances à l'Empereur, aux ministres, à tout le monde enfin, pour amener l'opinion publique dans les hautes sphères gouvernementales; et, s'il réussissait à faire rentrer en France le maréchal Bazaine, il *daignerait* consentir à retourner au Mexique pour y prendre sa place, convaincu qu'il ferait mieux que lui et que peut-être il sauverait la situation! Terrible illusion, car il n'avait, à aucun point de vue, l'étoffe nécessaire pour accomplir une pareille tâche. Ce qui lui manquait le plus, c'était la souplesse de caractère pour manœuvrer au milieu de toutes les intrigues souvent déloyales qui se traîmaient au Mexique.

Il n'est pas douteux que la question de changement dans la direction de l'intervention fut envisagée à Paris; mais le maréchal Bazaine avait été toujours si franc, si sincère, si clairvoyant dans tous ses rapports, que le général Douay dut reprendre, gros Jean comme devant, la route du Mexique où il revint au commencement de juin 1865.

On a prétendu que le Maréchal, après son succès d'Oajaxa, avait demandé à rentrer en France. Je n'ai jamais cru qu'il ait pris l'initiative d'une semblable démarche. Peut-être, en un jour où il était obsédé par les bruits qu'on faisait courir sur son rappel, a-t-il pu écrire à son ministre, que si on croyait que d'autres pourraient faire mieux que lui, il était

prêt à passer la main ? Ce qui expliquerait que le maréchal Randon, pour le remettre en confiance, lui écrivit, dans une de ses lettres manuscrites, que sa mission était loin d'être terminée et que « l'Empereur et le Gouvernement comptaient toujours sur lui, sur son dévouement et ses hautes qualités ».

Du reste, si notre chef avait eu, à un moment quelconque, la pensée de demander à rentrer en France, nous qui ne le quittions pas, nous aurions découvert quelque indice d'une pareille détermination. Au contraire, au commencement de l'année 1865, tout en lui indiquait sa solidarité ferme avec la grande mission qui lui était confiée. J'ajouterai que les plus intimes et ardents sentiments l'attachaient plus que jamais au Mexique, puisqu'il allait épouser une jeune fille du pays; ce que, du reste, le public ignorait encore.

La vérité dans cette histoire du retour en France du maréchal Bazaine, est que la rumeur de son départ, mise en circulation, était tout simplement une vilaine manœuvre tendancieuse, ayant pour but de faciliter celle, non moins vilaine, qu'opérait, à Paris, le général Douay, et de rendre toute naturelle la substitution qui allait se produire dans le commandement. C'était le masque qui dissimulait la jolie formule : « Ote-toi de là, que je m'y mette. »

Donc, le général Douay nous revint. Sa fausse sortie et sa campagne d'intrigues avortées auraient dû le ramener à de meilleurs sentiments et le rendre plus circonspect, plus silencieux et surtout plus correct dans sa situation hiérarchique; mais il n'en fut rien, car quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis la reprise de son commandement qu'il reprenait aussi la plume. C'était plus fort que lui; l'esprit frondeur, médisant et intrigant, l'emportait sur le devoir et la raison.

On sut bien, au bout de quelque temps, que le général avait recommencé à écrire; mais on ne pouvait apprécier le caractère véritable de sa nouvelle correspondance, bien que j'aie appris de Paris qu'elle était très violente. Aussi, plus tard, lorsque le général revint à Mexico pour rallier Vera-

Cruz avec sa division, je ne pus m'empêcher, dans une conversation assez expansive qu'il voulut bien entretenir avec moi, de lui dire, avec la déférence la plus correcte; alors qu'il semblait voir clair enfin sur les événements passés, combien il était regrettable qu'il ait écrit des lettres peut-être trop sévères, qui avaient semé l'inquiétude à Paris et égaré le Gouvernement par des appréciations et des jugements qui ne pouvaient être fondés; à la distance où il était de Mexico, il ne pouvait envisager les choses sous leur vrai jour, les comprendre même, puisque les situations politiques changeant à chaque instant, il n'en percevait que des échos rares, lointains, incomplets et forcément trompeurs. Je dois ajouter, en sa faveur, qu'il eut la bonté de reconnaître qu'il s'était laissé emballer par son désir de voir les événements suivre une marche plus heureuse. Soit! mais si, d'après lui, l'intention était bonne, le résultat était bien mauvais. Je n'en conservai pas moins toute la respectueuse sympathie que j'avais toujours eue pour mon ancien colonel au 2^e voltigeurs de la Garde.

Hélas! vingt ans après, un hasard ou plutôt la main inexorable du destin déchira pour moi le voile qui avait caché le caractère véritable de cette correspondance néfaste, et ternir, à mes yeux tout au moins, la mémoire de ce chef vénéré. Et maintenant que j'ai passé l'âge qu'il avait alors, je puis me permettre de juger ses lettres avec toute la sévérité qu'elles comportent, car elles ont fait un mal immense.

Je les ai sous les yeux, à cette heure tardive où je recueille mes souvenirs, ces dix-sept lettres abominables, qui seraient de la délation, si la bonne foi que j'ai peine à refuser à leur auteur n'en a fait que de la calomnie, inconsciente peut-être, mais terrible. On en jugera par les citations que j'aurai l'obligation de faire au cours des événements qu'elles ont concerné plus ou moins directement, pour les travestir ou en tirer des conclusions fausses ou calomnieuses.

Malgré que la vie officielle s'écoulât à Mexico dans une atmosphère toujours orageuse et troublée, bien que l'ogre

américain montrât ses dents voraces, menaçant de nous dévorer tous et le Mexique avec, la colonie militaire française de la capitale ne se laissait pas hypnotiser par ces manifestations troublantes, et, si elle s'associait comme il convenait aux préoccupations qui agitaient l'esprit du monde politique, elle attendait avec sérénité et conscience de sa force combative, le moment de se mesurer avec ce nouvel adversaire. Aussi, en dehors des obligations sérieuses qui incombaient à chacun, la société militaire française, en déplacement au Mexique, entendait mener, jusqu'au moment du combat, l'existence la meilleure et la plus gaie que les circonstances permettaient.

Du reste, à ce moment, le clan militaire français possédait dans son sein à Mexico tous les éléments, toutes les ressources les plus favorables à la satisfaction de ce désir bien naturel chez des guerriers au repos, d'y vivre au mieux les jours qui peuvent leur rester.

Aux débuts de l'année 1866, la colonie française avait pris une importance et un éclat tout à fait exceptionnels en raison de la venue au Mexique d'un très fort contingent de personnalités civiles, fonctionnaires de toutes sortes, mis par le Gouvernement français à la disposition de l'Empereur Maximilien, et d'un grand nombre d'officiers qui, n'ayant pas eu l'heur de participer aux campagnes initiales du corps expéditionnaire, accouraient, avant la fin qu'on pressentait, pour récolter au moins quelques-unes des dernières faveurs de la fortune des armes. Bon nombre de ces derniers appartenaient à l'état-major, c'étaient les capitaines Magnan, Tordeu, d'Hendecourt, de Montfort, de Saint-Sauveur, de Rancy, etc., une brillante constellation en laquelle scintillait, en outre, tout près du pôle, le capitaine de Massa, du régiment des Guides, qui, arrivé dès le mois de janvier, avait été gardé par le Maréchal comme officier d'ordonnance. Enfin, la maison du commandant en chef s'était encore accrue d'un jeune et distingué lieutenant d'artillerie, Adolphe Bazaine, troisième neveu du Maréchal. Presque tous

les officiers nouveaux venus, qui étaient mariés, avaient amené ou fait venir leurs femmes.

Malgré ces contingents nouveaux de brillante jeunesse, je dois cependant reconnaître que le quartier général avait perdu de son entrain, de sa gaieté. Et pourtant la maréchale Bazaine était bien la maîtresse d'une grande maison, la plus gracieuse, la plus accueillante qu'on pût désirer; grande dame avec les grands, elle savait être affable et enjouée avec les petits. Mais la Maréchale de France ne pouvait plus être l'oiseau bleu scintillant et voltigeant qui avait séduit son seigneur et maître. Et puis, elle allait être mère; des préoccupations nouvelles commençaient à naître dans son esprit et dans son cœur. Enfin, la situation générale de son pays lui causait forcément de graves préoccupations. Elle sentait bien que l'Empire croulait, et alors qu'advierait-il? Elle avait des parents, des amis dans tous les clans mexicains; elle avait été, depuis sa tendre jeunesse, témoin de convulsions politiques sans cesse renouvelées. Que réservait l'avenir? Quel serait le sort du palais de Buena-Vista, sa dot, sa seule fortune? Il y avait bien de quoi assombrir les pensées d'une jeune femme dont le sort était lié à un homme qui, si haut qu'il fût placé, n'en avait pas moins trente ans de plus qu'elle. L'avenir, hélas! a cruellement justifié ces appréhensions.

Dans ces conditions, le palais du Maréchal n'avait plus cette gaieté, cet insouciant abandon qu'il avait jadis.

Le matin, on jouait bien encore au bolitche, mais les boules et les quilles semblaient moins bondissantes. Le carrosse aux panneaux barrés des bâtons de Maréchal de France parcourait bien chaque après-midi la longue avenue du Paseo, mais on n'y saluait plus les shake-hand gracieux et provocants de la belle Pepita Pena; c'était plus solennel. On dînait souvent en nombre, mais le champagne paraissait moins pétillant. On y voyait, le soir, réunie toute la colonie française, surtout les ménages militaires, mais on y dansait moins, on n'y flirtait plus. Le Maréchal, dans l'intimité de

ses officiers, était toujours d'une bonté parfaite et toute paternelle, joviale comme autrefois. Il en était à peu près ainsi pour tous les officiers du dehors qu'il accueillait toujours de la façon la plus sympathique ; mais, lorsque, dans ses salons, il recevait les gros bonnets du monde civil, français ou mexicain, gens qui n'avaient pas toujours comme lui, le cœur sur la main, il n'avait que rarement sa bonne figure souriante et expansive.

En somme, la vie mondaine au quartier général était devenue plutôt sévère. Heureusement, par ailleurs, il n'en était pas ainsi, et partout, dans notre monde français résonnait avec éclat une note plus gaie, plus entraînant. Les jeunes officiers trouvaient une partie de leurs satisfactions personnelles dans les noviotages et j'en sais de bien haut placés encore qui ne les ont jamais oubliés ; d'autres, à certaines heures du soir, folâtraient avec la dame de pique, dans les salons de certaines Dames de cœur, qui tenaient table ouverte pour le monte, le baccarat ou l'écarté, notamment chez la grande Louise, amie d'un de nos camarades à graines d'épinards, une belle Parisienne qui, le jour, jouait la grande modiste-couturière. On cumulait volontiers là-bas, car elle tenait aussi un grand magasin de nouveautés, dit : « A los precios de Francia », aux prix de France, et fut même l'objet d'une cruelle médisance dont j'ai parlé à l'égard du Maréchal. Médisance qui se trompait d'adresse !

D'autres camarades pratiquaient avec audace les rôles de cavalier seul. Il en existe encore un, à ma connaissance, très répandu actuellement dans le monde parlementaire à Paris, qui ne me démentira pas. Fréquemment, à la nuit depuis longtemps tombée, il enfourchait un cheval valeureux, pas plus que lui assurément, et courait au loin hors la ville, au risque d'être « suriné » par quelque apache du pays, pour filer, aux pieds d'une Omphale représentée par la très belle Concha L..., qui résidait à quelques lieues de Mexico, dans une oasis de verdure. Cette admirable et séduisante créature joua, un peu plus tard, un rôle politique

galant, sur lequel j'aurai à revenir, guidé par une chronique étrange et mystérieuse.

Enfin, dans des conditions plus correctement mondaines, comme pain quotidien de nos soirées, les ménages de la colonie militaire française surtout, quelques ménages de nos camarades belges et autrichiens se réunissaient en concerts, sauteries, bals quelquefois, et, oubliant les préoccupations sérieuses. On se croyait en France et on était heureux. Et pourtant nous étions toujours prêts, si venait à sonner le boute-selle, à courir à nouveau dans l'âpre sentier qui mène à la bataille, car l'homme de guerre doit posséder trois qualités essentielles et personnelles : manger et dormir quand il le peut, cueillir le plaisir partout où il le trouve et se faire tuer chaque fois qu'il le faut !